

**Jean FORTON**



**La**  
**CENdRe**  
**AUX YEUX**

Le Dilettante



Jean Forton

*La Cendre aux yeux*

postface de Catherine Rabier-Darnaudet

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Armel Toucour  
*La Cendre aux yeux* a paru pour la première fois  
aux éditions Gallimard en 1957.

© le dilettante, 2009  
ISBN 978-2-84263-294-6

*Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.  
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure.*

La Fontaine



## PREMIÈRE PARTIE





Enfin me voici installé. Cela n'a pas été sans mal. Le déménagement m'a pris deux bonnes journées. Je n'aime pas ces heures de fièvre, cette atmosphère de provisoire et d'inconfort qui empoisonne une chambre nouvelle. Les objets s'égarer. On ne sait où poser les fesses. Un rien vous agace, un bruit insolite, un clou où l'on s'accroche. J'ai longtemps tourné sur moi-même comme un chien qui cherche où s'affaler. Maintenant tout est terminé, mes valises sont défaites, mes livres rangés. Je respire. Je peux reprendre mon stylo et griffonner des heures sur ce cahier. Je me retrouve, moi, et rien que moi, face à face avec cette solitude qui m'a manqué durant ces deux jours comme une drogue dont je serais intoxiqué.

Me voici une fois de plus devant l'un de ces gros cahiers d'écolier que j'achète à la mère Ducasse. Un gros cahier à couverture verte, d'au moins deux cents pages. Et vierge. Il faut bien fêter cette vie nouvelle qui commence. Les feuilles gardent encore leur apparence humide et grise de papier trop neuf. Je me chargerai de les noircir. Mon vice : griffonner sur du papier, le souiller. Me raconter. Noter au jour le jour les moindres petits faits de ma vie. Comme si ce portrait que je trace, avec une patience et une humilité dignes des bâtisseurs de cathédrales, pouvait avoir quelque chance de me ressembler ! Lorsque d'aventure je relis ce journal, je m'y vois grimaçant, essayant de plaire ou d'effrayer, jamais moi, étranger. Les femmes, les êtres dont je parle, si ma mémoire ne me les restituait vivants, me seraient plus inconnus que ces personnages morts depuis longtemps et que l'on découvre dans de vieux albums de photos, à la campagne. Mais qu'importe ? Je ne me relis pour ainsi dire jamais. Malgré tous mes efforts, il n'y a là que mensonges, vaine tentative pour atteindre à une vérité que je connais, mais ne sais fixer. D'ailleurs je n'écris pas pour me survivre ou retrouver un jour un passé qui m'est cher.

Ma mémoire n'a pas besoin de ce soutien. Mon vice est tout autre. C'est un plaisir solitaire. S'étaler. Se complaire à parler de soi, sans frein, sans souci d'être blâmé ou contredit.

Autrefois j'avais une excuse. Je croyais écrire pour pallier ce défaut d'esprit qui m'empêche de parler. Je parle mal. Je dis tout le contraire de ma pensée. Je bafouille, je ne sais exprimer ce que j'éprouve. Les mots se dérobent, les phrases s'emmêlent et restent en suspens. Alors que l'écriture me délivre. Mon stylo court sans difficulté sur les lignes, les mots s'ajoutent aux mots sans hésitation. Je suis seul. Je déclame en silence.

Piètre excuse ! J'ai appris à mieux me connaître, et je me juge sans tendresse, avec cette indulgente sévérité que l'on éprouve pour soi-même. Car, je le sais, si je voulais m'en donner la peine, je pourrais m'exprimer aussi bien qu'un autre. Mais une paresse orgueilleuse me retient, un mépris d'autrui qui me pousse à dire : « Va-t-on me comprendre ? Et même si l'on me comprend, à quoi bon parler ? À quoi bon ? »

Mépris injustifié, bête orgueil. Mais les mots me semblent inutiles. Je sens qu'aucun contact ne s'établira et dès lors je m'enferme dans

mon silence. Je garde comme un bien précieux ce flux de paroles, jusqu'au soir, jusqu'à cet instant béni du soir où, claquemuré dans ma chambre, je peux enfin me libérer.

Peut-être, si j'étais fat, verrais-je dans ce silence plus d'égoïsme que d'orgueil. Car j'éprouve à me taire, à garder pour moi seul mes pensées, la même sorte de jouissance que je ressentais, enfant, lorsque je dérobaï une barre de chocolat pour la déguster dans mon lit, le soir, sans la partager avec mon frère. Je me cachais alors et je me cache encore. Personne ne me connaît. J'en viens même à cultiver la réputation d'imbécile que m'a valu ce laconisme pour mieux goûter la joie de me dire : personne ne sait qui je suis, et je n'accomplirai nul effort pour me dévoiler.

★

La nuit prend pour moi une saveur de péché. J'attends le soir comme une volupté défendue. Car il y a dans mon application à cacher le fait que j'écris quelque chose de honteux. Non pas honteux en soi, mais honteux dans l'idée qu'on pourrait s'en faire si l'on découvrirait mon secret. D'ailleurs toute honte naît de

la pensée qu'on vous juge. Sans juge l'idée du mal n'existe plus. On est envers soi d'une indulgence parfaite. On se comprend, on s'aime. Je n'ai jamais eu le sentiment de mal agir. Mes seuls tourments me sont venus des autres, lorsque je me suis laissé surprendre. Je suis un homme de peu de vices, cependant il me semble que perversi, désaxé, détraqué, je continuerais à m'approuver et me comprendre. Pédéraste, je n'aurais nulle horreur de ma débauche. Voleur, sadique, ivrogne, je trouverais encore le moyen de me justifier. J'ai pour les femmes un goût marqué, et je peux dire que j'ai connu l'amour physique sous ses aspects les moins purs, et pourtant je n'ai jamais eu le sentiment de me dégrader, de commettre un acte hors nature. J'ai toujours été bien dans ma peau. Sans doute ai-je connu l'ennui, le dégoût, mais ces manifestations passagères provenaient toujours d'une cause précise, soit d'une baisse de désir, soit de mon foie qui me jouait des tours. Comment pourrais-je confier à quelqu'un d'autre qu'à moi-même cette bonne conscience, sans aussitôt passer pour un être immoral? Et n'essaierait-on pas de me prouver sur-le-champ que cette bonne conscience n'est au

fond qu'une angoisse déguisée? Non, je préfère me taire et noircir ces cahiers.

Et tout le jour j'attends avec cette gêne délicieuse que donne la promesse d'un verre d'eau quand on a soif, j'attends. Je vis, mais comme on rêve. Puis, le soir venu, vers dix heures, je m'enferme. Et la nuit s'ouvre devant moi, immense et profonde, solitaire. Je m'assieds devant ma table, sans hâte, face à face avec ce compagnon idéal qui se tait et m'écoute.

★

Ce soir je suis heureux. Je redoutais un peu cette nouvelle installation, ce changement d'habitudes qui d'ordinaire me laisse désemparé durant plusieurs jours. J'ai longtemps hésité avant de quitter la pension Mauduis. Une certaine paresse. Et l'ennui de devoir m'expliquer, donner des raisons. Il me fallait pourtant partir. Ma vie là-bas devenait impossible. Mariette avait pris sur moi un ascendant dont je n'arrivais pas à me débarrasser. Je ne comprends plus quelle folie m'a poussé vers elle. Une bonniche d'hôtel, sans grâce. Les derniers temps, nous avions beau ne plus coucher ensemble, elle venait chaque

soir dans ma chambre. Elle me racontait sa vie, la campagne, l'amour dans les foins, le gosse qu'on attrape et que les grands-parents élèvent. Une histoire si banale que je n'arrivais pas à démêler si elle l'avait vraiment vécue ou bien si elle l'avait lue dans quelque roman-feuilleton. Je bâillais d'ennui. Rien qui m'ennuie plus que les histoires des autres. Leurs malheurs me semblent imaginaires, privés de toute émotion. Et chaque soir le même récit, suivi d'un sursaut de tendresse. Elle essayait de me fléchir avec des baisers qui avaient le goût écœurant des larmes. Je tenais bon, malgré un reste de désir. J'espérais qu'elle comprendrait, qu'elle me ficherait la paix. Mais rien n'a pu la décrocher. Il a fallu que je m'en aille. Jamais je n'ai supporté qu'on attente à ma solitude. Tout petit déjà la colère me prenait lorsque mon frère pénétrait dans ma chambre.

Avant de partir j'hésitai tout de même. Un reste d'amour-propre. J'en avais assez de toujours céder. Fuir, c'est devenu pour moi une habitude, la défense du gibier pourchassé. Pour une fois j'ai voulu lutter. Il y avait aussi ma paresse à déménager. Un soir j'ai mis les points sur les i, j'ai dit son fait à Mariette.

Elle a cru que je plaisantais. Le lendemain je cherchais une chambre.

Tout s'est passé mieux que je n'espérais. On ne m'a pas demandé les raisons de mon départ. Il est vrai qu'à la pension Mauduis les gens ne m'aimaient guère. Je mangeais en ville la plupart du temps, ce qui me permettait d'échapper aux insipides repas de table d'hôte.

J'habite maintenant dans une maison du cours Belzunce. À donner mon adresse je pourrais éprouver quelque vanité. Mais ma chambre est au troisième étage, assez petite, mansardée, et elle donne non pas sur le cours mais sur une rue parallèle, étroite et laide. Cependant je suis à vingt pas des théâtres, des grands cafés. Je n'ai qu'à descendre trois volées de marches pour retrouver la foule et les lumières.

La pièce est éclairée par deux fenêtres basses. Je dois courber la tête pour me pencher sur la rue. Je vois alors un asphalte humide et gris. En face, de hautes maisons se dressent, aux volets toujours clos. J'aimerais voir une femme, à l'une de ces fenêtres. Nous nous parlerions, nous deviendrions amis sans cependant jamais nous rencontrer.



Ces deux fenêtres basses et le plafond en pente donnent à la chambre un caractère de grenier, un grenier bien propre, au plancher blanchi par l'eau de Javel et qui résonne sous les pas. Je n'ai pu trouver mieux que cette pièce pauvre d'aspect. En novembre les étudiants ont déjà retenu les meilleurs logements. Il me faudra attendre l'an prochain pour déménager, mais peut-être alors me serai-je habitué à cette maison. Je ne suis pas très difficile.

Mon lit est dans une sorte d'alcôve, ou plutôt une niche dans le mur formée par l'avancée anormale de la cheminée. C'est un divan bas, recouvert d'une étoffe rêche et brune comme de la bure. Deux chaises, une table et une armoire laquée en blanc complètent l'ameublement. Le lavabo est caché par une étoffe à fleurs roses. Chambre de bonne, cellule monacale. J'aime cependant cette chambre, surtout lorsque vient la nuit et qu'alors j'allume ma grosse lampe ancienne dont la lueur ocrée se répand comme à travers une porcelaine. Le poêle ronfle. Je n'entends pas mon voisin, Nicolas, un Russe, que je n'ai pas encore vu. La logeuse, madame Frise, m'a parlé de lui comme d'un garçon bizarre, une sorte de poète barbu qui pratiquerait

les mathématiques. Il est paraît-il discret. Espérons-le. Je ne peux supporter cette camaraderie qui trop souvent s'installe entre voisins d'une maison meublée. Combien de fois n'ai-je pas dû fuir cette camaraderie !

Une simple porte sépare nos deux chambres. J'ai beau tendre l'oreille, je n'entends aucun bruit. Je ne sais deviner si le Russe est sorti ou bien si lui aussi m'écoute. Seul le poêle ronronne avec un doux bruit asthmatique. Cette porte m'agace. Je déplore cette barrière trop mince qui sépare nos deux existences, qui me donne un témoin, quelqu'un qui m'épiera et reconstituera chacun de mes gestes, bruit à bruit ; qui, à toute heure de la nuit, saura si je dors ou si je veille.

Il me faut ignorer ce Nicolas. Dès le premier jour je veux le rayer de mon existence, agir comme s'il était partie intégrante de ma solitude. Je ne veux pas à chaque instant me dire : il m'écoute, il m'entend ; m'arrêter de bouger comme un enfant pris en faute. Je ne veux pas recommencer l'aventure de la pension Mauduis et prendre mon refuge en horreur. Nicolas ne m'empoisonnera pas l'existence comme a pu le faire Mariette. Je saurai garder mes distances. À force de déboires j'atteins à

une certaine expérience et j'entrevois le jour où tout me sera facile. Peut-être arriverai-je enfin à vivre en homme, à profiter pleinement de mon égoïsme, à débarrasser ma route de tous les obstacles qui m'entravent, à ne pas courber la tête au moindre échec. Peut-être ce temps n'est-il pas si lointain... Car j'éprouve cette impression étrange de naître lentement, de progresser, de me dégager jour après jour de cette gangue de sottise et d'ignorance qui hier encore était mienne; d'avancer d'une façon sûre et lente vers une intelligence plus profonde des choses et des gens, vers une perception plus exacte et plus sensible du monde.

Lorsque je me penche vers celui que j'étais encore l'an passé, il me semble m'être montré maladroit, indécis. Une certaine rage m'envahit en songeant aux mots que j'ai dits, aux gestes que j'ai accomplis. En même temps que s'empare de moi une grande jubilation à l'idée de mes forces neuves, sans cesse plus grandes, plus efficaces.

Il serait tout de même temps, à trente-quatre ans, d'arriver à ce que, faute de mieux, j'appellerai l'âge mûr, cet âge qui évoque pour moi une période étale où je serai enfin moi-même, sûr de moi, convaincu d'agir comme il se doit.

★

J'entends des pas qui montent. De l'autre côté du couloir il y a trois autres chambres plus belles que la mienne. Elles sont occupées par trois messieurs graves, d'anciens confrères de M. Frise, le mari de ma logeuse. Ils travaillent à la Préfecture. Alors que j'arrêtais les conditions de mon loyer, je les ai aperçus qui sortaient, dignes et courtois. La bonne femme m'a aussitôt comblé de détails sur leur vie.

Les pas s'approchent, larges, bien assis. Je m'étonne de l'heure tardive pour un fonctionnaire.

Les pas continuent, passent devant ma porte. Je m'étais trompé. C'est le Russe, j'entends sa clef qui grince. Je me sens tout drôle, un peu bête, moi qui malgré toutes mes résolutions faisais le moins de bruit possible à l'idée qu'il m'épiait. Du coup je bâille à grand bruit pour signaler ma présence. Ainsi comprendra-t-il que je ne me gêne pas.